

# il mund civilist

asc | associaziun svizra dals civilists  
asc | association suisse des civilistes  
assoc | associazione svizzera del servizio civile  
gsz | gemeinschaft schweizer zivildienstleistender

No. 11 | Mai 2007

## non violenza in terra elvetica

Un vento nuovo spira sulle contrade di Servizio-civilandia: presto la procedura dell'esame di coscienza potrebbe essere drasticamente ridotta, se non addirittura eliminata. Eccellente notizia! Dopo aver ostacolato la creazione del servizio civile e dopo avergli messo il bastone fra le ruote con programmi prioritari obbligatori e maggiori spese a carico degli istituti d'impiego, il mondo politico sta finalmente cambiando!

Non rallegriamoci troppo in fretta. Il motivo per cui è in atto una riflessione sulla facilitazione dell'accesso al servizio civile non è né etico, né idealista, ma puramente economico e pragmatico. L'esame di coscienza costa troppo alla Confederazione e una procedura più leggera ridurrebbe questa spesa. Quindi, anche se questa piccola riforma è positiva, dobbiamo ricordarci che la nostra società è ancora in gran parte ostile nei confronti del servizio civile.

È nostro dovere perciò continuare ad impegnarci per la diffusione dei nostri ideali. Anche in questo numero de *Il mund civilist* troverai, come sempre, una serie di splendidi contributi e dobbiamo ringraziare chi ha dato il suo tempo per scriverli. Siamo però attenti ad agire anche e soprattutto al di fuori dell'ambiente pacifista: coloro che hanno bisogno di essere sensibilizzati in questo ambito sono proprio quelli che se ne disinteressano. Impegnamoci quindi nella vita di tutti i giorni - parlando con i colleghi di lavoro, i compagni di attività sportive, la gente che incontriamo nei bar, eccetera - per permettere al servizio civile e alla non violenza di essere accolti con maggiore entusiasmo in terra elvetica.

Sandor Marazza



### Contenu / Inhalt / Contente

condamnée au service civil.....	2
zum zivildienst verdammt.....	4
condannata al servizio civile.....	5
condemnada da prestar servetsch civil.....	7
wie ich trotzdem ein mann wurde.....	8
comment je suis devenu un homme.....	10

## condamnée au service civil

Marie ouvrit la boîte à lettres. Seul s’y trouvait un courrier portant l’entête du Département de la paix, de la protection de la population et des sports. Anxieuse, Marie grimpa l’escalier. Cela faisait quelques mois déjà que la jeune fille s’attendait à recevoir pareille convocation. Majeure depuis peu, elle se savait dans l’obligation d’accomplir son service civil. Et cela lui semblait insupportable.

Assise à la cuisine, elle parcourut attentivement la lettre. C’était clair, elle n’y couperait pas: elle était attendue la semaine suivante dans son centre régional pour une journée de tests.

Marie n’avait jamais compris pourquoi, au XXI<sup>e</sup> siècle, la Suisse exigeait encore des femmes qu’elles passent une année de leur vie dans des projets sociaux, culturels ou environnementaux. A ses yeux, il devait bien y avoir d’autres moyens de servir la communauté plutôt que de perdre son temps à réparer des murs de pierre sèche dans le Jura. Elle rêvait d’alternatives pour briser le joug pacifiste qui pesait sur elle et ses concitoyennes. Les pensées se bousculaient dans sa tête et une vague d’angoisse la saisit. L’après-midi fut plutôt morose.

Le jour dit, Marie se rendit au centre régional. Des filles de son âge se dirigeaient par petits groupes vers l’entrée. Soudain, elle fut interpellée par une silhouette blonde en faction devant la porte. «Tu as déjà entendu parler du service militaire?», lui lança-t-elle. «Non, c’est une alternative au service civil?», demanda timidement Marie. «Exact!», éructa la blonde qui, maintenant qu’elle s’était rapprochée d’elle, sentait fortement la graisse de moteur. «Tiens, voilà un prospectus. Tu peux me contacter en tout temps si tu décides de suivre ta conscience!». Intriguée, Marie prit le dépliant et s’engouffra dans la réception du centre régional.

A l’intérieur, une centaine de demoiselles patientaient. L’odeur de rose dégagée par toutes ces filles saisit Marie à la gorge: elle avait toujours refusé de se parfumer. La responsable du centre se présenta enfin. «Bienvenue à toutes!», lança-t-elle avec un grand sourire. «Si vous voulez bien vous donner la peine de prendre un questionnaire, nous allons débiter par le test de poésie.» Après que chacune eût lu à voix haute son poème, la responsable annonça les noms de celles aptes au service. Marie était dans la liste. Elle soupira en pensant que le cirque tant redouté ne faisait que commencer.

De retour à la maison et abattue par cette première immersion dans la douceur et la gentillesse des civilistes, la jeune fille s’affala sur son lit. Elle tâta sa poche et en sortit le prospectus du service militaire. Elle lut : «La Constitution fédérale dispose à son article 59, 1<sup>er</sup> alinéa, que toute fem-

me de nationalité suisse est astreinte au service civil. La loi prévoit un service militaire de remplacement». La suite du document détaillait la procédure à suivre pour les objectrices de conscience: dossier écrit, examen devant une commission. «Que c’est compliqué!», s’énerma Marie, «et on ne demande même pas aux civilistes de justifier leur volonté de servir!».

De plus en plus enragée face à ce système implacable, elle décida qu’elle résisterait à la facilité, même si cela devait signifier qu’elle passerait 50% de jours supplémentaire à servir. Sa nature rigoureuse et ordonnée dicta à Marie de ne pas laisser traîner l’affaire. Elle prit contact avec la blonde qui lui avait donné la brochure.

Jeanne – c’était son nom – devait avoir 25 ans. Elle retrouva Marie le lendemain dans un café du centre-ville. Ses cheveux décolorés étaient coupés en brosse. «C’est bien que tu sois venue!», cria-t-elle presque en s’asseyant à la table. «Tu sais, il y a encore trop peu de nos compatriotes qui connaissent le service militaire. Moi-même, j’ai passé trois semaines sur un alpage avant de jouer à la folle pour me faire virer. Et ça n’a pas été facile! J’ai prétendu que je n’osais pas traire les vaches parce que leur toucher les pis me rappelait la douceur de l’allaitement maternel. Tu aurais dû voir la tête de la responsable du centre régional! Elle s’est mise à pleurer!», rigola Jeanne.

Marie sourit à son tour, avant d’oser une question: «Mais comment est-ce que je vais leur faire comprendre que je ne peux pas le faire non plus?». Jeanne s’adosa à sa chaise et la toisa d’un air malicieux. «Si une cambrioleuse entrait chez toi, violait ton mari et menaçait tes enfants, que ferais-tu? Tu l’inviterais à prendre un thé?», demanda-t-elle. Marie la regarda, l’air désarçonné. «Non, je me défendrais avec n’importe quoi», finit-elle par répondre. Un rictus se dessina sur les lèvres de Jeanne. «Tu vois, il suffit de chercher les réponses en toi-même.»

Quelques mois plus tard, Marie se présenta à la centrale nationale du service civil, située à Thoune. En longeant les bâtiments aux murs couverts de dessins d’enfants, la jeune fille sentit son cœur battre de plus en plus fort. Comment l’examen de conscience allait-il se dérouler? Elle était convaincue d’avoir rédigé un dossier solide, dans lequel elle avait détaillé son parcours de vie et ses convictions. Elle y expliquait que la non violence n’avait pas réponse à tout, qu’elle avait toujours senti en elle des pulsions agressives et qu’elle revendiquait son droit à les exprimer l’arme au poing. Depuis toute petite, elle avait été mal notée par ses professeures de gymnastique parce qu’elle refusait de participer aux leçons de danse. «Exige de faire des sports de combats et se fâche tout rouge devant mon refus en se roulant par terre», avait noté sa maîtresse de cha-cha-cha. Marie pourrait-elle convaincre la commission?



La jeune fille s'annonça à la réception et fut dirigée vers la salle d'audition. En entrant, elle prit une profonde respiration. «Bonjour mademoiselle», lui lança une petite dame qui semblait présider la commission. «Soyez certaine que toutes les personnes présentes aujourd'hui ont lu votre dossier avec attention», lui sourit-elle. Pas vraiment rassurée, Marie s'assit.

Le début de l'interrogatoire tourna autour de son dossier. Les questions s'enchaînèrent sans encombre. Puis, un petit monsieur à lunettes rondes qui avait jusqu'alors gardé le silence s'adressa à Marie. «Vous nous avez expliqué que, dans certaines circonstances, des vies doivent être sacrifiées pour défendre la patrie. A vos yeux, toute vie n'est-elle donc pas digne d'être préservée?», articula-t-il lentement en fixant Marie dans les yeux. Elle sentit ses pensées s'embrouiller, et essaya de se rappeler son argumentaire. «Euh, disons que, euh, c'est un peu plus compliqué que ça. J'ai le sentiment que, euh, une guerre juste peut justifier qu'on tue nos ennemis comme, euh, comme quand une cambrioleuse entre dans ma maison», bafouilla-t-elle. Le silence se fit dans la salle. Marie avait l'impression de tomber dans un gouffre sans fond. «Vous avez donc déjà été cambriolée, mademoiselle?», poursuivit le petit monsieur. «Non, non, ça n'est pas ce que je voulais dire... je voulais juste faire une comparaison.» «Comparaison n'est pas raison», lui sourit l'homme avant de se replonger dans ses feuilles.

Marie était retournée chez elle avec un sentiment de profonde défaite. Elle avait trébuché sur la dernière question. Quel gâchis! Elle prit la mallette contenant son pistolet et s'en alla au stand de tir.

Depuis qu'elle et Jeanne avaient fait connaissance, les deux aimaient à se retrouver au stand de tir pour décompresser.

Comme elle l'avait suspecté, Jeanne était déjà en train de vider son chargeur sur des tournesols en carton – le parlement avait dernièrement voté une loi interdisant l'emploi des cibles représentant un être humain. «J'ai tout raté!», s'exclama Marie, «ils m'ont posé la question de la cambrioleuse.» «Quoi?», s'étouffa son amie, «ils ont osé te faire ça?». Marie n'osa pas relever les yeux de son pistolet. «Disons que c'est plutôt moi qui les ai mis sur la voie.» L'autre ne répondit pas tout de suite, mais Marie vit qu'elle était sur le point de s'énerver. D'un geste brusque, Jeanne leva son arme et vida son magasin sur un tournesol dont la tête se détacha et tomba à terre. Le canon encore fumant, elle se tourna à nouveau vers Marie. «Tu ne mérites pas d'entrer dans l'armée! Une bonne soldate a toujours réponse à tout! Et surtout, elle ne parle que quand on lui pose une question!», aboya-t-elle, une veine du front palpitant à chaque mot. Au bord des larmes, Marie rangea son pistolet dans sa mallette et partit.

Quelques semaines plus tard, un courrier portant l'entête du Département de la paix, de la protection de la population et des sports l'attendait dans sa boîte à lettres. Elle déchira presque l'enveloppe en tentant de l'ouvrir. «Demande refusée», disait l'avis de la commission. Marie s'assit sur la première marche de l'escalier. Elle avait raté l'examen de conscience et perdu une amie. La voilà condamnée au service civil.

Marc Allgöwer



## zum zivildienst verdammt

Maria öffnete den Briefkasten. Darin fand sie einen Brief mit dem Logo des Departements für Frieden, Bevölkerungsschutz und Sport. Angsterfüllt stieg sie die Treppen hoch. Seit Monaten erwartete sie wenig erfreut diese Nachricht. Seit kurzem war sie volljährig und wusste um ihre Pflicht, Zivildienst zu leisten. Der Gedanke schien ihr unerträglich.

In der Küche überflog sie aufmerksam den Brief. Ausweichen war unmöglich: Sie wurde in der folgenden Woche im Regionalzentrum erwartet, um einige Tests abzulegen.

Maria hatte nie begriffen, warum die Schweiz im 21. Jahrhundert die Frauen noch immer zu einem Jahr in Sozial-, Kultur- oder Umweltprojekten zwang. In ihren Augen musste es noch andere Möglichkeiten geben, der Gemeinschaft zu dienen, als im Jura Trockenmauern zu reparieren. Sie träumte von Alternativen, um das pazifistische Joch zu brechen, das auf ihr und ihren MitbürgerInnen lastete. Die Gedanken verfolgten sich gegenseitig in ihrem Kopf und eine Angstwelle ergriff sie. Der Nachmittag war eher trist.

Am besagten Tag begab sich Maria ins Regionalzentrum. Die gleichaltrigen Mädchen steuerten in kleinen Gruppen dem Eingang zu. Plötzlich wurde sie von einer Blonde angesprochen: „Hast du schon vom Militärdienst gehört?“ „Nein, ist das eine Alternative zum Zivildienst?“ „Genau!“ antwortete die Blonde. Jetzt, da sie sich genähert hatte, nahm Maria den Geruch von Motorenöl wahr. „Voilà ein Prospekt. Du kannst Dich immer an mich wenden, falls Du Dich entscheidest, Deinem Gewissen zu gehorchen!“ Marie nahm das Faltblatt entgegen und marschierte in Richtung Empfang.

Im Innern des Gebäudes warteten etwa 100 junge Damen. Der von diesen ausgehende Rosenduft stach Maria in die Nase. Sie hatte sich stets geweigert, Parfüm zu verwenden. Die Leiterin des Zentrums stellte sich schlussendlich vor: „Herzlich willkommen“, begrüßte sie die Menge mit einem breiten Lächeln. „Wenn Ihr nun bitte den Fragebogen hervorhebt, wir beginnen mit dem Poesietest.“ Nachdem alle ihr Gedicht vorgetragen hatten, verkündete die Leiterin die Namen der Dienstauglichen. Maria war dabei. Sie seufzte und dachte für sich, dass der Zirkus eben erst begonnen hatte.

Zurück bei sich zuhause, niedergeschlagen von diesem ersten Muster der Süsse und Freundlichkeit der Zivies, sank die junge Frau auf ihr Bett nieder. Sie fingerte in ihrer Tasche rum und zog den Militärdienstprospekt hervor. Sie las: „Gemäss Artikel 59.1 der Bundesverfassung ist jede schweizer Bürgerin dazu verpflichtet, Zivildienst zu leisten. Das Gesetz sieht einen militärischen Ersatzdienst vor.“ Im weiteren Verlauf des Dokuments war die Prozedur für Verweigerinnen aus Gewissensgründen beschrieben: Schriftliches Gesuch, Prüfung

vor einer Kommission. „Verdammt ist das kompliziert!“ Maria war aufgebracht. „Und von den Zivies verlangt man nicht einmal eine Rechtfertigung für ihren Dienstwillen!“

Mehr und mehr verärgert von diesem unmöglichen System, entschied sie sich, der Einfachheit zu widerstehen, auch wenn dies bedeutete, dass ihr Dienst eineinhalbmal so lange dauern würde. Ihr strenges und ordentliches Naturell zwangen Maria dazu, die Sache nicht lange schleifen zu lassen. Sie kontaktierte die Blonde, von der sie die Broschüre erhalten hatte. Hanna, so hiess diese, war wohl etwa 25 Jahre alt. Sie traf Maria Tags darauf in einem Café in der Stadt. Sie trug einen Bürstenschmitt. „Toll, dass Du gekommen bist!“ rief sie und setzte sich. „Weisst Du, es gibt nur noch sehr wenige Schweizerinnen, die den Militärdienst kennen. Ich selbst habe drei Wochen auf der Alp verbracht, bevor ich mich dumm aufgeführt habe, um entlassen zu werden. Das war gar nicht einfach. Ich gab vor, die Kühe nicht melken zu können, weil mich die Berührung der Zitzen ans Stillen in meiner Kindheit erinnerte. Du hättest das Gesicht der Regionalzentrumsleiterin sehen sollen! Sie weinte sogar!“ lachte Hanna.

Maria lachte mit und fragte dann: „Aber wie bringe ich denen bei, dass auch ich den Dienst nicht auf die Reihe kriege?“ Hannas Miene verfinsterte sich: „Wenn eine Einbrecherin Deinen Mann vergewaltigen und Deine Kinder bedrohen würde, was würdest Du tun? Sie auf einen Tee einladen?“ „Nein, ich würde mich mit allen Mitteln zur Wehr setzen.“ Mit dem Anflug eines Grinsens sprach sie: „Siehst Du, die Lösung findest Du selbst.“

Einige Monate später machte Maria ihre Aufwartung im Zivildienst-Nationalzentrum in Thun. Als sie an den Mauern vorbeilief, die voller Kinderzeichnungen waren, konnte sie die Beschleunigung ihres Pulses förmlich spüren. Wie würde wohl die Gewissensprüfung vor sich hingehen? Sie war überzeugt, dass sie ein solides Gesuch geschrieben hatte, in dem sie ausführlich den Verlauf ihres Lebens und ihre Überzeugungen aufgeführt hatte. Darin hatte sie auch erklärt, dass Gewaltlosigkeit nicht jede Frage beantworten konnte, dass sie schon immer einen aggressiven Trieb hatte und dass sie ihr Recht einforderte, diesen mit der Waffe in der Hand auszuleben. Von klein auf war sie bei den Sportlehrerinnen schlecht angeschrieben, weil sie sich weigerte, bei Tanzübungen mitzumachen. „Fordert Kampfsportunterricht, läuft vor Wut rot an und legt sich zu Boden, weil ihrem Wunsch nicht entsprochen wird,“ notierte ihre Cha-cha-Lehrerin. Aber würde dies genügen, um die Anhörungskommission zu überzeugen?

Die junge Frau meldete sich beim Empfang an und wurde zum Anhörungsraum geführt. Beim Eintreten, nahm sie einen tiefen Atemzug. „Guten Tag die Dame,“ wurde sie von einer kleinen Frau begrüsst, die der Kommission vorzustehen schien. „Ich versichere Ihnen, dass alle Anwesenden Ihre Unterlagen mit Interesse gelesen haben.“ Lächeln. Nicht wirklich beruhigt setzte sich Maria.

Am Anfang drehte sich die Anhörung um ihr Dossier. Eine Frage folgte der nächsten. Dann richtete sich ein kleiner Mann mit runder Brille, der bisher geschwiegen hatte, an Maria: „Sie haben uns erklärt, dass unter gewissen Umständen Menschenleben geopfert werden müssen, um das Vaterland zu verteidigen. Ist Ihrer Meinung nach also nicht jedes Leben erhaltenswert?“ fragte er langsam und starrte Maria in die Augen. Diese spürte, wie sich ihre Gedankengänge verwickelten und versuchte, sich ihr Argumentarium ins Gedächtnis zu rufen. „Ähm, nun sagen wir mal, äh, dass es ein bisschen komplexer ist, als Sie es darstellen. Ich habe das Gefühl, ähm, dass ein Krieg genauso rechtfertigen kann, dass wir unsere Gegner töten, ähm, wie wenn eine Einbrecherin in unser Haus eindringt,“ stotterte sie. Im Sall wards leiser. Maria hatte das Gefühl, in einen bodenlosen Abgrund zu fallen. „Sie sind also schon einmal überfallen worden?“ hakte der kleine Mann nach. „Nein, nein, das ist nicht was ich sagen wollte...Ich wollte bloss einen Vergleich ziehen.“ „Vergleich ist nicht gleich Vernunft,“ lächelte ihr der Mann entgegen und stürzte sich wieder in seine Unterlagen.

Maria kam zuhause mit dem bitteren Geschmack der Niederlage im Mund an. Sie war über die letzte Frage gestolpert. Wie kann man nur! Sie nahm ihr Köfferchen mit der Pistole hervor und machte sich zum Schiessstand auf. Seit sie und Hanna sich kennengelernt hatten, liebten sie es, sich dort zu Treffen, um etwas Luft abzulassen.

Wie vermutet, war Hanna schon dran ihr Magazin auf Kartonsonnenblumen zu leeren – das Parlament hatte kürzlich ein Gesetz erlassen, das den Gebrauch von Zielscheiben, die Menschen darstellen, verbietet. „Ich habe versagt!“ rief Maria, „sie haben mir die Frage mit der Einbrecherin gestellt.“ „Was? Sie haben es gewagt?“ Maria traute sich nicht, ihre Augen von der Pistole zu heben. „Sagen wir, dass eher ich es war, der sie auf die Spur gebracht hat.“ Hanna antwortete nicht sogleich, aber Maria sah, dass sie drauf und dran war, sich aufzuregen. Hanna positionierte ihre Waffe und leerte ihr Magazin auf eine Sonnenblume, deren Kopf auseinanderfiel und zu Boden ging. Sie drehte sich zu Maria, die Lauföffnung noch rauchend. „Du verdienst es nicht, in der Armee zu sein! Eine gute Soldatin hat immer auf alles eine Antwort! Und überhaupt, sie spricht bloss, wenn man ihr eine Frage stellt!“ bellte sie, eine Vene an der Stirn mit jedem Wort zuckend. Den Tränen nahe versorgte Maria ihre Pistole im Koffer und machte sich aus dem Staub.

Einige Wochen später erwartete sie im Briefkasten ein Couvert mit dem Logo des Departements für Frieden, Bevölkerungsschutz und Sport. Sie zerriss den Umschlag sogleich, im Versuch ihn zu öffnen. „Gesuch abgelehnt,“ war der Befund der Kommission. Maria setzte sich auf die unterste Stufe der Treppe. Sie war bei der Gewissensprüfung durchgefallen und hatte eine Freundin verloren. Nun war sie zum Zivildienst verdammt.

Marc Allgöwer



### condannata al servizio civile

Maria aprì la bucalettere. C'era soltanto una busta intestata Dipartimento della Pace, della Protezione della Popolazione e dello Sport. Ansiosa, Marie salì di corsa le scale. Erano un paio di mesi ormai che la ragazza aspettava di ricevere quella convocazione. Maggiore di poco, sapeva di avere l'obbligo di prestare servizio civile. E ciò le sembrava insopportabile. Seduta in cucina, lesse attentamente la lettera. Era chiaro, non se ne sarebbe liberata: era convocata la settimana seguente al centro regionale per una giornata di test.

Marie non aveva mai capito perché, nel XXI secolo, la Svizzera esigeva ancora che le donne trascorressero un anno della loro vita in progetti sociali, culturali o ambientali. Le sembrava che dovevano pur esserci altri modi di servire la comunità, invece di perdere il proprio tempo a restaurare dei muri a secco nel Giura. Sognava ad alternative per distruggere il giogo pacifista che pesava su di lei e le sue concittadine. I pensieri le ronzavano in testa e un'ondata d'angoscia la colse d'assalto. Il pomeriggio trascorse cupamente.

Il giorno prestabilito, Marie si recò al centro regionale. Delle coetanee si dirigevano a piccoli gruppi verso l'entrata. Improvvisamente, fu interpellata da una figura che stava di guardia davanti alla porta. – Hai mai sentito parlare del servizio militare?

– le fece. – No, è un’alternativa al servizio civile?  
– chiese timidamente Marie. – Esatto! – eruttò la biondona, che, ora che si era avvicinata a lei, emanava un forte odore di grasso di motore. – Tieni, eccoti un prospetto. Mi puoi contattare in qualsiasi momento, se decidi di seguire la tua coscienza!  
– Incuriosita, Marie prese il pieghevole e si precipitò nella reception del centro regionale.

All’interno, un centinaio di signorine pazientavano. L’odore di rosa emanato da tutte quelle ragazze prese Marie alla gola: aveva sempre rifiutato di profumarsi. La responsabile del centro finalmente si presentò. – Benvenute – fece con un sorrisone. – Se ora, per favore, avete la gentilezza di prendere un questionario, possiamo cominciare con il test di poesia. – Dopo che ognuna ebbe letto ad alta voce la sua poesia, la responsabile annunciò i nomi di quelle idonee al servizio. Marie era nella lista. Sospirò, pensando che questo era soltanto l’inizio della tanto temuta pagliacciata.

Di ritorno a casa e abbattuta da questa prima immersione nella dolcezza e gentilezza delle civiliste, la ragazza si buttò sul letto. Tastò la sua tasca e ne ritirò il prospetto del servizio militare. Lesse: - La Costituzione federale dispone al suo articolo 59 alinea 1, che le donne di nazionalità svizzera sono l’obbligate al servizio civile. La legge prevede un servizio militare sostitutivo. – Il resto del documento esponeva nei dettagli la procedura da seguire per le obiettrici di coscienza: dossier scritto, esame davanti a una commissione. – Quant’è complicato! – s’irritò Marie, - E alle civiliste non chiedono nemmeno di giustificare il loro desiderio di servire! – . Sempre più arrabbiata nei confronti del sistema implacabile, decise che avrebbe resistito alla via più facile, anche se ciò comportava che avrebbe trascorso 50% di giorni in più a servizio. L’indole rigorosa e ordinata di Marie le dettò di non perder tempo. Prese contatto con la bionda che le aveva dato l’opuscolo.

Jeanne – così si chiamava – aveva suppergiù 25 anni. Incontrò Marie il giorno seguente in un caffè del centro. Portava i suoi capelli ossigenati a spazzola. – Che bello che sei venuta! – gridò quasi, sedendosi al tavolo. – Sai, ancora troppo poche delle nostre compatriote conoscono il servizio militare. Io stessa ho passato tre settimane su un alpe, prima di fingere di esser pazza per farmi espellere. E non è stato facile! Ho finto che non osavo mungere le vacche, perché il toccare le mammelle mi ricordava la tenerezza dell’allattamento materno. Avresti dovuto vedere la faccia della responsabile del centro regionale! Si è messa a piangere! – rise Jeanne. Marie sorrise a sua volta, prima di osar porre una domanda: - Ma come faccio a convincerli che anch’io non lo posso fare? – Jeanne si addossò alla sedia e la mirò maliziosamente. – Se una ladra entrasse in casa tua, violentasse tuo marito e minacciasse i tuoi figli, che faresti? La inviteresti a prendere un tè? – le

chiese. Marie la guardò con un’aria sconcertata.  
– No, mi difenderei in qualsiasi modo – rispose infine. Una smorfia si delineò sulle labbra di Jeanne.  
– Vedi? Basta cercare le risposte dentro te stessa.

Qualche mese dopo, Marie si presentò alla centrale nazionale del servizio civile, situata a Thun. Passando lungo gli edifici dai muri ricoperti di disegni di bambini, la ragazza sentì il cuore batterle sempre più forte. Come si sarebbe svolto l’esame di coscienza? Era certa di aver redatto un dossier solido, nel quale aveva esposto minutamente il suo percorso e le sue convinzioni. Vi spiegava che la non violenza non aveva delle risposte a tutto, che da sempre sentiva delle pulsioni aggressive dentro di lei e che rivendicava il diritto di esprimerle con l’arma in pugno. Fin da piccola aveva avuto dei voti cattivi da parte dei docenti di ginnastica, perché rifiutava di partecipare alle lezioni di danza. “Esige di fare sport di combattimento e si arrabbia ferocemente di fronte al mio rifiuto, rotolandosi per terra” aveva segnalato la maestra di cha cha cha. Ma questi argomenti bastavano a convincere i membri della commissione?

La ragazza si annunciò alla reception e fu mandata verso il locale delle audizioni. Sulla soglia prese un respiro profondo. – Buongiorno signorina – le fece una donnetta che sembrava presiedere alla commissione. – Siate sicura che tutte le persone qui presenti oggi hanno letto con attenzione il suo dossier – le sorrise. Non del tutto rassicurata, Marie si sedette.

L’inizio dell’interrogatorio verté sul suo dossier. Le domande proseguirono senza intralci. Poi, un piccolo signore dagli occhiali rotondi che era rimasto in silenzio fino a quel punto, si rivolse a Marie. – Ci ha spiegato che in certe circostanze delle vite devono essere sacrificate per difendere la patria. Dunque, a suo parere, la vita non è sempre degna di essere preservata? – articolò lentamente, fissando Marie negli occhi. Marie sentì i pensieri aggrovigliarsi nella propria mente e cercò di ricordare la sua argomentazione. – Ehm... diciamo che, ehm... è un po’ più complicato di questo. Ho l’impressione che, ehm... una guerra giusta può giustificare che uccidiamo i nostri nemici come... come quando una ladra ci entra in casa – farfugliò. Il silenzio calò nella stanza. Marie aveva l’impressione di precipitare in un baratro senza fondo. – Quindi lei, signorina, ha già avuto i ladri in casa? – proseguì il piccolo signore. – No, no. Non è quello che volevo dire... volevo semplicemente fare un paragone. - - Somiglianza non è uguaglianza – le sorrise l’uomo prima di rituffarsi nei suoi fogli.

Marie era rincasata con una sensazione di amara sconfitta. Era inciampata sull’ultima domanda. Che spreco! Prese la custodia della sua pistola e andò allo stand di tiro. Da quando si erano conosciute, a lei e Jeanne piaceva trovarsi allo stand di tiro per distendersi.

Come aveva preveduto, Jeanne stava già scaricando i suoi colpi su dei girasoli di cartone – il Parlamento aveva recentemente votato una legge che proibiva l'impiego di bersagli di forma umana. – Ho fatto un casino! – si lamentò Marie – m'hanno fatto la domanda della ladra. - - Come? – esclamò l'amica – Hanno osato farti questo? – Marie non osò alzare gli occhi dalla pistola. – Diciamo che sono stata io ad averli portati in quella direzione. – L'altra non rispose subito, ma Marie vide che era sul punto di arrabbiarsi. Con un gesto brusco Jeanne levò la sua arma e vuotò il serbatoio su un girasole al quale si staccò la testa, che cadde per terra. Con la canna ancora fumante, si voltò di nuovo verso Marie. – Non meriti di entrare nell'esercito! Una brava soldatessa ha sempre una risposta a tutto! E soprattutto parla esclusivamente quando le si fa una domanda! – latrò con sulla fronte una vena che palpitava a ogni parola. Sull'orlo del pianto, Marie ripose la pistola nella custodia e se ne andò.

Qualche settimana più tardi, una busta intestata Dipartimento della Pace, della Protezione della Popolazione e dello Sport l'aspettava nella bucalettere. A momenti stracciò la busta nel tentativo di aprirla. "Domanda rifiutata" diceva il giudizio della commissione. Marie sedette sul primo gradino della scalinata. Aveva bocciato l'esame di coscienza e perso un'amica. Era condannata al servizio civile.

Marc Allgöwer

### **condemnada da prestar servetsch civil**

**M**aria survegn la clamada en servetsch per in di d'evaluaziun per il servetsch civil. Per ella è insupportabel d'esser sfurzada da prestar quest servetsch. Ella sa che tut las mattas svizzras ston prestar servetsch civil, dentant siemia ella d'alternativas per rumper il giuf dal pacifissem che paisa sin ella e sias conburgaisas.

Al di previs l'ha ferma si ina blondina davant l'entrada dal center regiunal. «Has gia udi dal servetsch militar?», la dumonda quella. «Na, è quai ina alternativa al servetsch civil?» respunda Maria. «Exact!» sbragia la blonda che toffa d'ieli da motors. «Guarda qua in prospect. Ti ma pos contactar sche ti decidias da seguir tia coscienza!»

En il center dal servetsch civil derasan las giuvnas ina penetranta savur da rosa. Ellas vegnan beneventadas ed envidadas da far il test da poesia. Suenter che mintgina ha prelegì sia poesia vegn ditg tgeninas ch'èn admessas al servetsch civil.

Maria s'imaginescha che quai è mo l'entschatta da quest circus, quai la para insupportabel. A chasa legia ella il prospect da la blonda. «Tut las dunnas da naziunalitad svizra ston prestar servetsch civil. In servetsch militar da cumpensaziun e previs per quellas che refusan il servetsch per motivs da cons-

cienza.» Il proceder la para nunditg cumplitgà. Il di suenter s'entaupa ella cun la blondina en citad. Jeanne – quai è ses num – la di: «Quai è super che ti es vegnida! Bler memia paucas dunnas san dal servetsch militar. Jau hai passentà trais emnas sin in'alp faschond da psicopata per ch'els ma laschian ir a chasa. Jau hai pretais che jau na possia betg mulscher pertge ch'il contact cun l'iver ma fetschia pensar als sains da mia mamma.» «Ma co dess jau preschentar mes conflict da coscienza?» dumonda Maria. Jeanne la guarda d'ina egliada maligna: «Sch'ina ladra rumpess en tar tai, violassas tes um e mettes en privel tes uffants, tge faschessas ti? Bavessas in café cun ella?» Maria è stupefatga. «Ma na! Jau ma dustass cun quai che ma vegniss per mauns!» In ririn sa fua en la fatscha da Jeanne: «Vesas, ti stos mo tschertgar las respostas en tai!»

In pèr mais pli tard è Maria envidada a l'examen da coscienza. Ella è detg gnervusa. Ella ha dentant tramess in dossier solid, ha explitga ses paratgs e convicziuns, che la nun-violenza n'ha betg ina risposta als problems d'ozendi, ch'èn guerras gistas duajan vegnir unfridas vitas per defender la patria. Ella ha er demussà ch'ella è adina gia stada ina matta cun regls agressivs. Sia magistra da chacha-chacha ha scrit en l'expertisa: «Ella vul adina be far sports da cumbat e sche jau refusesch quai daventa ella tut cotschna e sa rodla per terra.»

Il discurs cumenza detg bain, mo vers la fin dumonda in commember da la cumissiun: «Vus avais explitgà ch'ins duai sacrificar vitas per la defaisa da la patria. N'essas vus betg da l'avis che mintga vita è degna da vegnir protegida?» Il chau da Maria cumenza ad ir en rudè, ella prova da sa regurdar da ses arguments. «Na, na, ähm, jau vuleva mo dir che, ähm, ins po mazzar ils inimis, oravant tut sch'els èn laders e... ma, jau leva mo far ina cumparaziun...» «Cumparaziun n'è betg raschun, chara matta.»

Maria turna a chasa cun in sentiment da profunda disfatga. Ella piglia sia pistola e va en la chasa da tir, nua ch'ella sa scuntra ultimamain adina puspè cun Jeanne. Questa è gist vi dal sajettar sin ina schiba en furma d'ina flur da sulegl – il parlament ha ultimamain scumandà las schibas cun siluetta d'in uman. Jeanne è dischillusa da Maria ed indignada ch'ella sez haja manà la cumissiun a l'absurda dumonda sur da la ladra... Suenter avoir svidà ses magazin sin la testa da la flur sulegl sbragia ella: «Ti n'avessas tuttina betg merità da daventar schuldada! Ina buna schuldada ha adina ina risposta pronta è na discurra betg cur ch'ins fa ina dumonda!»

In pèr dis suenter survegn Maria la risposta da la cumissiun. Sia dumonda è vegnida refusada. Maria è condemnada da prestar servetsch civil.

Marc Allgöwer





### **wie ich trotzdem ein mann wurde**

Vielleicht hätte ein Mann im neunzehnten Jahrhundert auf einem Schiff angeheuert, oder er wäre zur Fremdenlegion gegangen; im äussersten Fall hätte er sich duelliert, um seine Ehre wiederherzustellen. Aber mir wurde bereits bei einer Pedalofahrt auf dem Vierwaldstättersee übel, und der Umgang mit Waffen lag mir nicht. Ausserdem lebte ich nicht im neunzehnten sondern im ausgehenden zwanzigsten Jahrhundert, in dem man Militärdienstverweigerer auch in der Schweiz nicht mehr in den Kerker warf.

Ich hatte gerade meinen Job als Kellner geschmissen, bevor ich durch die Aufnahmeprüfung der Kunsti gerasselt war. Zudem hatte ich entdeckt, dass mich meine Freundin mit meinem besten Freund betrog, während ich mich – wochenlang im Arbeitszimmer eingeschlossen – auf die Prüfung vorbereitet hatte. Ich hatte keine andere Wahl als mit ihr Schluss zu machen, meinem Freund die Freundschaft und die gemeinsam bewohnte WG zu kündigen und – Zivildienst zu leisten.

Die Gewissensprüfung hatte ich vor etwas über einem Jahr mit Bravour gemeistert; wobei es spannender gewesen wäre, drei hartgesottene Offiziere der Schweizer Armee gegenüber zu sitzen. Statt dessen erzählte ich einem reformierten Theologen, einer Theaterregisseurin und einem Psychologen von meinen Anschauungen, Ansichten und Ansinnen. Meine Kollegen weigerten sich jeweils, mir dabei länger als eine Zigarettenlänge zuzuhören. Hier aber wurde meinem Monolog mit

einer Aufmerksamkeit gelauscht, als ob es sich um Kings Rede auf dem Capitolplatz handelte. Eine weitere Person schrieb auf der Schreibmaschine mit – womöglich für die Akte, die der Staat vorsorglich über mich anlegen wollte. Am Schluss wurde mir vom Pfarrer angedeutet, dass die Prüfung meines Gewissens positiv verlaufen und ich demnach zum Zivildienst zugelassen würde.

Ich ging zur Caritas. Ich hatte bereits Freiwilligeneinsätze im Bereich Bergbauernhilfe geleistet und wusste um ihr gut funktionierendes Beziehungsnetz. Beim dritten Vorschlag sagte ich halt, stopp. Das war es: Kind, Bäuerin, Bauer. Schafe, Geissen, zwei Hunde und jede Menge wilde Hofkatzen. Fleisch- und Käseerzeugnisse. Bio, mit eigenen Absatzkanälen. Das klang gut. Insbesondere die Aussage, der Bauer sei ein alternativer Typ, mit langen Haaren und so. Obschon ich darüber rätselte, wie diese Typisierung aus dem Mund der Caritasfrau zu deuten war – es klang spannend. Zudem war der Einsatzort abgelegen. Es war schon fast Wildnis. Weit weg von Luzern.

Ich muss nämlich anführen, dass meine Freundin mit der Trennung durchaus nicht einverstanden war. Ich fasste also die Gelegenheit am Schopf, verabschiedete mich und bestieg den Zug Richtung Schwyz. Von dort gings weiter mit dem Postauto. Der Chauffeur, ein Eingeborener, betrachtete zuerst mich, dann meinen hübschen, türkisfarbenen Dienstaussweis mit unverhohlener Skepsis. Nach einer Weile sagte er: «So öpis hab ich noch nie gesehen – wir akzeptieren diesen Ausweis nicht.» Mit wir meinte er den Busbetrieb. Ich ver-



sicherte ihm, dass er vom Gesetz dazu verpflichtet und darüber bestimmt in Kenntnis gesetzt worden sei. Er habe weder so etwas gesehen noch gehört, beharrte er auf seinem Standpunkt. Ich schlug vor, er solle sich bei Gelegenheit informieren. «Falls Sie dann immer noch derselben Meinung sind, werde ich Ihnen das Billette bezahlen.» Murrend liess er mich Platz nehmen.

Nachdem wir die engen Gassen des Ortes verlassen hatten, gings schnurgerade auf eine Felsflanke zu. Glücklicherweise befand sich darin ein Tunell, wodurch uns das Zerschellen am Voralpenmassiv erspart blieb. Je länger die Fahrt dauerte, und je enger das Tal wurde, desto befreiter konnte ich atmen. Bis hierher würde mir meine Ex bestimmt nicht folgen ...

Bei der letzten Haltestelle ganz zuhinterst im Tal stieg ich aus. Ich liess die Umgebung auf mich wirken. Terrassenartig verschachtelte Matten, da und dort eine Scheune, ein Wohnhaus. Darüber türmten sich die steingewordenen Meeresgründe vorgeschichtlicher Zeiten. Irgendwann hatten sie auch die hartnäckigsten Fören abgeschüttelt. Es sah aus wie das Ende der Welt. Plötzlich kam auf der kurvenreichen Strasse ein Jeep angebraust. In der Stadt hätten wir jemanden, der so fährt, einen Raser genannt. Schlitternd kam der Wagen auf dem Kiesplatz zum Stehen. Ein grosser Mann stieg aus. Er trug lange Haare.

Die Familie war gerade beim Heuen. Der Bauer zog mit dem Giroschwader auf der Matte seine Runden, ich und die Bäuerin säuberten die Stellen, wo er mit dem Traktor nicht hinzukam, und rechten nach. Darüber bekam man ordentlich Appetit. Glücklicherweise war die Bäuerin eine vorzügliche Köchin.

Als es Abend wurde, war das getrocknete Gras in der Heubühne. Zum Znacht traf man sich wieder im Geissenstall. Weil sich das Wohnhaus im Umbau befand, war dieser längliche Raum der Scheune zur Küche umfunktioniert worden. Darin befand sich ein Kühlschrank, ein Wärmegenerator, Kochnische mit allem was dazugehört, Esstisch und eine alte Polstergruppe plus das mobile Toilettenhäuschen. Es war gemütlich.

Nach dem Essen stellte mir der Bauer ein Bier auf. Wir kamen miteinander ins Gespräch. Er erzählte aus seinem Leben, das einige überraschende Wendungen genommen hatte. Kindheit in einem berühmten zentralschweizerischen Wallfahrtsort. Lehre als Bäcker. Dann jahrelange Tätigkeit als Koch in Zürich. Teilnahme an den Achtzigerunruhen. Später Heirat mit einer Bauerstochter. Übernimmt mit ihr einen Teil des elterlichen Hofes. Baut eigenes Produktionskonzept auf, eigenes Label, eigener Vertrieb – direkt an Restaurants in Zürich. Wir teilten einige Ansichten. Und ich machte noch eine weitere Entdeckung: Nicht nur in der Armee

wurden eigenartig riechende Zigaretten gedreht.

Ich lebte mich gut ein. Der warmherzige Familienanschluss, die gute Luft und nicht zuletzt der Kontakt mit den Tieren erleichterte mir den Einstieg. Da war einerseits Samba, eine Border-Collie-Hündin, mehrmals preisgekrönt im Schaftreiben, hyperaktiv, aufmerksam und sehr, sehr anhänglich. Der andere Hund, Pillu, ein Männchen, stammte von einer alten italienischen Schäfferrasse ab. Diese Hunde werden traditionell mit den Schafen sozialisiert, halten sich also sozusagen für Schafe, für besonders schlaue und kräftige freilich. Sie leben mit der Herde zusammen und verteidigen sie gegen Feinde wie beispielsweise den Wolf. Pillu jedoch, der unter

Menschen aufgewachsen war, hatte eigentlich keine Funktion. Es sei denn, gute Stimmung zu verbreiten würde als solche angesehen. Denn das tat er zweifelsohne mit seiner gelassenen, gutmütigen Art. Seine Hobbys: In der Sonne liegen, von Projektwochen-Schülerinnen sich das Fell pflegen lassen, nach Belieben umherstreifen und Fuchsköder fressen beim Nachbarn, dem Jäger. Ihm, der sich selber für ein schlaues Schaf hielt, wurde zum Verhängnis, dass der Nachbar ihn mit einem Fuchs verwechselte. Er wurde in einer kalten Januarnacht von Schrotkugeln durchlöchert.

Wenn wir nicht heuten, zäunten oder die Schafherde, die weiter hinten im Tal weidete, besuchten, waren wir mit dem Umbau beschäftigt. Gipsplatten zuschneiden und anbringen, die Balge für die Papierschnitzelisolation vorbereiten, kleben, schneiden, bohren, hämmern und mörteln.

Als es Herbst wurde, wurde getäfert, gelistet und gefräst. Der Winter stand vor der Tür. Allmählich kamen die Tiere in den Stall, zuerst die Geissen, dann die Schafe. Damit gab es neue Aufgaben: Futtern, Stroh streuen, ausmisten. Und natürlich die Wasserkessel wechseln, ohne dabei vom machoiden Bock rücklings angefallen zu werden. Als der erste Schnee fiel, und es fiel viel Schnee, waren wir immer noch im Geissenstall. Der Wohnwagen, in dem die Familie schlief, war eingeschneit, und durch das Zimmer, das ich im alten Teil des Wohnhauses belegte, zog der Wind. Von nun an begleitete einen dauernd das Grollen der Lawinen, die an den steilen Felshängen niedergingen.

Der Bauer und Bauherr wurde langsam nervös. Mir hingegen machte es nichts aus, so zu hausen. Es war abenteuerlich, den Kräften der Natur ausgesetzt zu sein. Oft philosophierten wir bis spät in die Nacht, tranken Bier und rauchten selbstgedrehte Zigaretten. So kämen ihm die guten Ideen, meinte der Bauer. Am nächsten Morgen gings wieder mit neuer Motivation an die Arbeit.

Eines Nachmittags stand ich mit dem Bauer vor der Scheune und liess mir gerade eine Aufgabe erklären, als sich eine Dachlawine löste. Sie traf

mich mit voller Wucht und riess mich einige Meter mit sich, über den Platz vor der Scheune auf den tiefer gelegenen Miststock. Ich steckte mit beiden Beinen tief im Schnee, über mir lag eine meterdicke Schneedecke. Glücklicherweise reichte mein Atem aus, um mich selber wieder freizuwühlen. Der Bauer, der sich rechtzeitig mit einem Schritt zurück retten konnte, erzählte mir, er hätte keine Ahnung gehabt, wo er nach mir suchen sollte. Ich sei wie vom Erdboden verschluckt gewesen.

Stolz betrachtete ich meine Hände, die kräftiger geworden waren, mit Schwielen und Kratzern und Blessuren geadelt. Als es auf Weihnachten zuging, konnte die Familie das Wohnhaus beziehen.

Es war zwar noch einiges unfertig. Aber es konnte darin geheizt, gekocht und gegessen werden. Auch um zu Duschen musste man nicht mehr die Kabine auf dem Heuboden aufsuchen. Ich hatte gelernt, mit Hammer, Stichsäge, Bohrer und verschiedenen Materialien umzugehen. Ich hatte mit der Familie, zwei Ziegenschwestern und den beiden Hunden Freundschaft geschlossen.

In der Stadt hatte sich indessen die Lage entspannt. Die Ex hatte inzwischen einen Alex und war verschiedenen mir zugetragenen Berichten zufolge bis über beide Ohren verliebt. Ein Kollege stellte mir einen neuen Job in Aussicht. Ich hatte sieben Kilo zugenommen. Selbst der Buschauffeur behandelte mich mit Respekt, wenn ich ihm jeweils meinen Ausweis zeigte. Ich war, trotz meines amtlich belegten Gewissenskonflikts, ein Mann geworden.

Beat Portmann

### **comment je suis devenu un homme malgré tout**

Un homme du XIXe siècle se serait peut-être engagé sur un bateau, ou bien se serait-il enrôlé à la légion étrangère ; dans le pire des cas, il aurait sûrement provoqué un duel pour défendre son couple. Moi, j'avais déjà le mal de mer en pédalo sur le lac des Quatre Cantons, et je préférerais éviter les armes à feu. En outre, je ne vivais pas au XIXe mais à la fin du XXe siècle, époque à laquelle en Suisse le refus du service militaire ne conduisait plus automatiquement au cachot.

Je venais de quitter mon travail de serveur et de me planter à l'examen d'entrée de l'école des beaux-arts. Pour couronner le tout, j'avais découvert que ma copine m'avait trompé avec mon meilleur ami, alors que je préparais mon examen, enfermé pendant plusieurs semaines dans une salle de travail. Je n'avais pas d'autre solution que de la quitter, ainsi que de quitter mon ami, l'amitié et l'appartement que nous partagions, pour partir faire mon service civil.

Un an plus tôt, j'avais assuré avec brio l'examen de conscience. Cela aurait été plus intéressant de m'asseoir en face de trois officiers durs à cuire de l'Armée Suisse. Au lieu de ça, ce fut à un théologien réformé, une directrice de théâtre et un psychologue que je racontai mes idées, mes opinions et mes convictions. D'habitude, mes amis ne m'écoutaient jamais plus longtemps que le temps d'une cigarette, mais là, mon monologue fut écouté avec l'attention digne du discours du roi sur la place du capitole. Une quatrième personne prenait des notes à la machine à écrire – vraisemblablement pour le dossier que l'Etat voulait soigneusement constituer sur moi. A la fin de l'audition, le pasteur insinua que mon examen de conscience s'était déroulé de manière positive et que j'étais donc accepté au service civil.

J'allai à Caritas. J'avais déjà fait du bénévolat dans le domaine de l'aide aux paysans de montagne et je connaissais leur bon réseau de relations. A la troisième proposition je dis stop, halte. C'était cela: enfant, paysanne, paysan. Moutons, chèvres, deux chiens et une bonne quantité de chats de ferme à moitié sauvages. Production de viande et de fromage. Bio, avec ses propres canaux de distributions. Cela sonnait bien. Spécialement le fait que le paysan soit un type alternatif, avec de longs cheveux, etc. J'avais bien un peu deviné comment il fallait interpréter cette typologie, de la bouche de la femme de Caritas, mais cela semblait plutôt attirant. En plus de cela, le lieu d'affectation était très isolé, presque en pays sauvage, très loin de Lucerne.

Je dois en effet indiquer que ma copine ne considérait pas notre rupture comme acquise. Finalement, après avoir cherché pendant plus de six mois un prétexte pour rompre avec elle, je saisis la balle au bond, dis au revoir et montai dans le train pour Schwyz. Depuis là, le trajet continuait en car postal. Le chauffeur, un habitant de la région, me regarda d'abord moi, puis mon attestation de service turquoise, avec un scepticisme à peine déguisé. Après un moment, il dit: «Je n'ai jamais rien vu de tel – nous n'acceptons pas ce titre de transport.» Par nous, il voulait dire la compagnie de bus. Je lui assurai qu'il devait, selon la loi, l'accepter et qu'il aurait du le savoir. Il n'avait jamais vu ni entendu parler de pareille chose et n'en démordait pas. Je lui proposai de s'informer à l'occasion. «Si vous êtes toujours du même avis, je vous payerai le billet.» D'un grognement, il me laissa prendre place dans le bus.

Après avoir quitté les rues étroites du village, la route se dirigeait tout droit contre une immense façade rocheuse. Heureusement, un tunnel nous épargna de nous écraser contre la montagne. Plus la course durait, plus étroite devenait la vallée, et mieux je pouvais respirer, libéré. Mon ex ne me suivrait certainement pas jusqu'ici... Je descendis au dernier arrêt, tout au fond de la vallée. Je me

laissai imprégner un instant par les environs. Des tapis compliqués en forme de terrasses, ici et là une grange, une maison. Au-dessus s'amoncelaient, pétrifiés, les fonds marin des temps pré-historiques. Même les sapins les plus tenaces ne s'y accrochaient plus. Cela ressemblait à la fin du monde. Soudain, de la route sinueuse surgit une jeep rugissante. En ville, le conducteur aurait certainement été traité de fou furieux. La voiture s'arrêta en dérapant sur le gravier de la place. Un homme assez grand en sortit. Il avait les cheveux longs.

La famille était justement en train de faire les foins. Le paysan alignait des andains sur le champ, moi et la paysanne nettoiyons les endroits que le tracteur ne pouvait pas atteindre et ratissons derrière lui. L'appétit ne tarda pas à venir. Heureusement, la paysanne était une cuisinière excellente.

Quand vint le soir, l'herbe séchée était dans la grange. Pour la nuit nous nous retrouvions dans l'étable. Puisque la maison était en transformation, cette longue pièce avait été transformée en cuisine. Il y avait un frigidaire, un chauffage d'appoint, un coin cuisine et tout ce qui va avec: une table à manger, un vieux canapé et la cabane-toilettes mobile. C'était très agréable.

Après le repas, le paysan me proposa une bière. Nous commençâmes à discuter. Il me raconta les détours surprenants que sa vie avait pris. Enfance dans un célèbre lieu de pèlerinage de suisse centrale. Apprentissage de boulanger. Puis, des années à Zurich en tant que cuisinier. Participation aux agitations des années 1980. Plus tard, mariage avec la fille d'un paysan. Reprise avec elle d'une partie de la ferme parentale. Elaboration de son propre concept de production, de son propre label, de son propre service de vente – directement dans les restaurants de Zurich. Nous partagions certains points de vue. Et je fis encore une autre découverte: il n'y a pas qu'à l'armée qu'on roule des cigarettes à l'odeur étrange.

Je m'acclimatais plutôt bien. L'accueil familial chaleureux, le bon air frais, et en plus, le contact avec les animaux ont bien facilité mes débuts. Les chiens avaient été élevés parmi les moutons, à la manière traditionnelle. Ils se considèrent pour ainsi dire comme des moutons, particulièrement malins et vigoureux cependant. Ils vivent avec le troupeau et le défendent contre les ennemis; le loup par exemple. Pillu, qui avait grandi parmi les humains, n'avait en fait aucune fonction. A moins que favoriser une atmosphère agréable soit considéré comme une fonction. Car cela, il le faisait bien, à sa manière: calme et douce. Ses hobbies: se prélasser au soleil, se laisser caresser par les écolières, errer ici et là, et manger les appâts à renard du voisin, le chasseur. Lui qui s'était toujours considéré comme un mouton astucieux, le voisin finit fatalement par le confondre avec un renard.

Par une froide nuit de janvier, il fut transpercé de plomb.

Nous nous occupions aussi des transformations de la maison. A l'automne, les animaux rentrèrent à l'étable. D'abord les chèvres, puis les moutons. Il fallait nourrir les bêtes, répandre de la paille, nettoyer le fumier. Et changer les abreuvoirs sans se faire attaquer par derrière par le bouc macho. Lors des premières neiges, nous étions toujours dans l'étable. Le camping-car dans lequel dormait la famille était enneigé et la chambre que j'occupais dans la partie haute de la maison était en plein courant d'air. Nous entendions souvent le grondement des avalanches qui descendait des pentes escarpées. Le paysan et le maître d'œuvre devinrent de plus en plus nerveux. Moi, cela ne me faisait rien de loger ainsi. C'était l'aventure, la confrontation aux forces de la nature. Souvent nous philosophions jusque tard dans la nuit, nous buvions des bières et fumions les cigarettes que nous roulions nous-mêmes. Ainsi venaient les bonnes idées, disait le paysan. Au matin suivant, le travail reprenait avec une motivation nouvelle.

Un après-midi, j'étais devant la grange avec le paysan. Il était en train de m'expliquer un nouveau travail quand tout un pan de neige se décrocha du toit. Je fus frappé de plein fouet et entraîné sur plusieurs mètres vers le stock de fumier en contrebas. J'avais les jambes profondément plantées dans la neige. Au-dessus de moi, il y avait une épaisse couche de neige. Par chance, je pouvais respirer et j'ai pu me libérer moi-même de la neige. Le paysan, qui avait juste eu le temps d'éviter l'avalanche, d'un pas en arrière, me raconta qu'il n'aurait pas su où il aurait dû me rechercher. J'avais été comme avalé par un tremblement de terre.

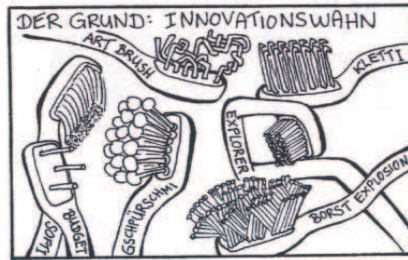
Fièrement, je regardai mes mains qui étaient devenues plus fortes, ornées de callosités, d'égratignures et de blessures. Quand Noël arriva, la famille pût s'installer dans la maison. Ce n'était certes pas encore tout à fait terminé, mais on pouvait y chauffer, cuisiner et manger. Nous ne devions plus, pour nous doucher, aller jusqu'à la cabine sur le sol de foin. J'avais appris à utiliser le marteau, la scie sauteuse, la perceuse et différents matériaux. Je m'étais lié d'amitié avec toute la famille et les chiens.

En ville, entre temps, la situation s'était détendue. Mon ex avait trouvé l'âme sœur et en était, selon ce qui m'a été rapporté, follement amoureuse. Un ami me faisait espérer un nouveau travail. J'avais pris sept kilos. Et même le chauffeur de bus me traita avec respect quand je lui montrai mon titre de transport. Malgré mon conflit de conscience approuvé par l'administration, j'étais devenu un homme.

Beat Portmann



HEUTE: WIRTSCHAFTSPROGNOSEN,  
DIE WIRKLICH ZUTREFFEN!



**Agenda**



**17. Juni/17 juin/17 giugno**

Änderung des Bundesgesetzes über die Invalidenversicherung (5. IV-Revisi-  
on) / Modification de la loi fédérale sur l'assurance-invalidité (5e révision de  
l'AI) / Modifica della legge federale sull'assicurazione per l'invalidità (5ª revisi-  
one dell'AI)

**21. Oktober/21 octobre/21 ottobre**

Nationalrats- und Ständeratswahlen / Election du Conseil national et du Conseil des Etats / Elezioni del  
Consiglio nazionale e del Consiglio degli Stati

**Anmeldung**

Name / Nom / Cognome: .....

Vorname / Prénom / Nome: .....

Adresse / Adresse / Indirizzo: .....

Geburt / Naissance / Nascita:.....

Tel: .....

E-mail: .....

Beitritt zur GSZ /Adhésion à l'ASC

(40.- par an, y compris abonnement il mund civilist)

Zivi seit / Civiliste depuis: .....

Sympathiemitglied / Membre sympathisant

Abonnement il mund civilist (15.- par an)

**Impressum**

il mund civilist est édité par la Association Suisse des  
Civilistes et paraît 4 fois par an.

Abonnement: Fr. 15.- ou compris dans la cotisation de  
membre.

Contact: [ilmundcivilist@civil.ch](mailto:ilmundcivilist@civil.ch); c/o Stephan Meier,  
49 rue de Lyon, 1203 Genève, 022 344 70 76

Contributions: sandor marazza, marc allgöwer, beat  
portmann, aurelian schumacher, rico valär, étienne  
basset, stephan meier

Photos: stefan maurer ([www.maust.ch](http://www.maust.ch)), stock ex-  
change ([www.sxc.hu](http://www.sxc.hu))

Impression: Imprimerie Borel, Genève

Editeur :  
gemeinschaft schweizer zivildienstleistender  
Postfach 3263  
8021 Zürich  
[www.civil.ch](http://www.civil.ch), [info@civil.ch](mailto:info@civil.ch)  
cp 87-677697-1